

ier ; j'ai passé un bon quart d'heure à chercher, à l'œil nu, à distinguer ce personnage entre tous les autres.

St-Charles Borromée consacra cette église, au XVI^e siècle. Le tombeau de cet évêque repose devant le chœur, sous la coupole, dans la chapelle souterraine qui lui est dédiée.

Je n'ai pas l'intention de vous donner ici la description détaillée du Dôme ; n'importe quel Guide pourra le faire mieux que moi.

D'ailleurs, je me contente de noter, en général, au fil de la plume, quelques impressions qui, auront, elles, au moins le mérite d'être absolument inédites.

L'intérieur de la cathédrale de Milan est saisissant ; ses immenses piliers dont les chapiteaux sont décorés de niches avec des statues, son dallage qui est une vaste mosaïque de marbre, ses chapelles forment un tout d'une remarquable beauté ; ce n'est pas encore, cependant, la richesse et la splendeur des églises de Florence, de Venise et de Rome, mais c'est une préparation à ces décors grandioses qui devront nous éblouir plus tard.

A la grand'messe, où nous assistons, un dimanche, tous les fidèles sont groupés, ici et là, dans un désordre parfait. Au sermon, la foule se porte autour de la chaire ; dans cette masse compacte, on n'y glisserait pas une épingle.

Ce qui vous frappe dans les églises d'Italie, au moment des offices, c'est le peu de décorum qui s'y observe ; les chaises sont pêle-mêle dans la nef, les fidèles aussi ; il y a des bonnes femmes agenouillées, écrasées, je devrais dire, un peu partout. J'en ai vu jusque sur les marches de l'autel, à côté du servant de messe.

Les visiteurs, le Badecker en main, vont et viennent, sans se gêner, et sans que personne n'interrompe leurs allées et venues.

En Allemagne, c'est tout le contraire. Tout se fait dans une discipline et un ordre admirables. Vous entendriez voler une mouche quand le prêtre est à l'autel, ou durant une cérémonie quelconque. J'avais voulu examiner de près une pierre tombale,

dans la cathédrale de Cologne, avant qu'un office ne soit tout à fait terminé, mais un suisse formidable, casqué d'un tricorne majestueux, et hallebarde en main, me força de retourner à mon siège plus vite que je ne l'aurais voulu.

Le trésor de la cathédrale de Milan est très riche ; il contient des ivoires du moyen-âge, des statues et des candélabres d'argent, des émaux de toute beauté, des bronzes et des orfèvreries aussi anciens que précieux.

Plus ancienne que tout cela est la basilique de Saint-Ambroise, fondée par le saint lui-même, et qui offre le plus curieux type d'architecture archaïque que j'aie encore vu. Le corps principal de l'église est précédé d'un grand atrium ou vestibule, où se voient encore des restes de tombeaux qui remontent aux premiers siècles du christianisme. La façade romane a un cachet que vous chercheriez en vain partout ailleurs. Elle retient davantage l'attention quand on se rappelle que ce fut sur le seuil même de ce temple que l'intrépide Ambroise en refusa l'entrée à Théodose après le massacre de Thessalonique.

Saint Ambroise demeure l'une des grandes figures de l'histoire de Milan ; de magistrat qu'il était, il devint évêque par la volonté du peuple, et toute sa vie, il incarna cette double personnalité civile et religieuse.

Son corps repose sous le maître-autel qui est tout en or. Un autel d'or ! ce n'est pas banal, je vous assure. N'en parlons pas trop haut, ça pourrait éveiller des ambitions. Quatre colonnes de porphyre supportent un baldaquin précieux.

La basilique de Saint-Ambroise est de toutes les églises de Milan, la plus importante, par les souvenirs qu'elle évoque. Rappelons encore que c'est dans son enceinte que fut baptisé saint Augustin.

L'église de saint Laurent a été construite avec la principale salle des Thermes romains, et une partie du palais de l'empereur Maximien, ce qui lui donne un aspect si imposant,

que le visiteur ne peut manquer de se reporter, par la pensée et l'imagination, aux splendeurs de la construction primitive.

Je passe, forcément, sous silence plusieurs autres églises ; je n'aurais garde d'oublier, cependant, la chère petite église de Sainte-Marie des Grâces (S. Maria delle Grazie) dont j'apercevais, chaque jour, à mes sorties, la simple mais caractéristique façade. Ce n'est pourtant ni la coupole du Bramante, ni les décorations exécutées par ordre de Ludovic le More, ni la grandiose majesté du chœur contrastant avec l'austérité des nefs, qui me l'ont rendue particulièrement chère ; les lecteurs comprendront aisément mon goût quand je leur aurai expliqué que c'est dans l'ancien réfectoire du couvent, attendant à l'église que se trouve la célèbre "Cène", de Léonard de Vinci.

Hélas ! ce n'est plus que "l'ombre d'une ombre", car l'altération subie par cette fresque lui enlève beaucoup de sa beauté primitive.

On sait que quelques années seulement après la mort de l'artiste, son chef-d'œuvre se détériora rapidement ; on crut en trouver la cause dans les procédés particuliers mis en œuvre par le peintre lui-même pour atteindre ce remarquable fini d'exécution que ne permettaient pas les procédés ordinaires de la peinture à fresque.

Toutefois, même après quatre siècles, on peut encore se former une idée très juste de la beauté artistique de la célèbre fresque. Les attitudes, les gestes, l'expression des figures sont encore là. On aimerait à passer des heures dans la contemplation des personnages nombreux qui la composent. Chacune de ces physionomies forme une étude : celle du Sauveur si douce, si triste, si résignée ; l'expression de surprise et d'effroi, chez quelques-uns des apôtres, de doute, chez quelques autres. "Qui donc de nous a trahi ?" semblent-ils demander ; la figure fautive et coupable de Judas, se devine tout de suite, tandis que le visage de Jean "le bien-aimé" peiné qu'on trahisse le Divin Maître, indi-